

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Publié le lundi 17 mars 2014

LA CHRONIQUE THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

À l'échelle du Levant

Simon Abkarian a écrit et mis en scène le *Dernier jour du jeûne*, une pièce dans laquelle il tient de surcroît le rôle du pater familias (1). On le retrouve tout entier dans cette œuvre prolixe, gorgée de sucres langagiers, dans laquelle il n'a redouté ni le lyrisme de l'invocation au soleil, ni le parler cru et imagé des rues d'un Midi où l'on croit déceler des signes d'intelligence avec le quartier du Panier à Marseille, étendus à l'échelle du Levant via la Grèce. Sur scène, tout laisse à penser, depuis les lumières (Jean-Michel Bauer) jusqu'au décor (Noëlle Ginefri Corbel) de cabanons et de maisonnettes du bord de mer en passant par le son (Antoine de Giuli) tissé de musiques populaires arabes, que la fable déroule ses méandres familiers autour d'un bassin méditerranéen sublimé en havre de paix, en proie à ses seules passions charnelles. Il est à marier une fille bien chaude qui voudrait être avocate, Astrig (Chloé Réjon). Elle doit se fiancer à Aris, irrésistible coq de village, cacou d'enfer (Cyril Lecomte). Astrig est en chamaillerie permanente avec sa sœur aînée Zéla (Océane Mozas) qui se ronge les sangs dans l'attente du grand amour. La génitrice, c'est Nouritsa (Ariane Ascaride), vraie déesse-mère, experte en interprétation des rêves, toute d'amour et de prosaïque bon sens.

Il y a encore Sandra (Judith Magre), l'intellectuelle caustique et clownesque qui fume en passant sa vie dans les livres, « *dont elle arrache les pages, précise Abkarian, quand elle va aux toilettes* ». Il la définit comme le coryphée. Vava (Marie Fabre), future belle-mère d'Astrig, pétulante fausse veuve, son mari ayant pris depuis beau temps la poudre d'escampette, et Sophia (Clara Noël), adolescente mutique, complètent l'effectif du « gynécée »

La partition verbale est verveuse, goûteuse, hardiment pimentée et poivrée de saillies pittoresques.

qu'invoque l'auteur. Côté mâles, outre le cacou plus haut cité, il y a Theos (Abkarian), père régissant protecteur à cheval sur l'honneur, toujours bien mis, et son jeune fils, Elias (Clara Noël de nouveau), ainsi que Minas, boucher incestueux (David Ayala), et Xénos (Igor Skreblin), bel étranger de passage destiné à faire souche. Pardon pour

ce catalogue du grand jeu des rôles. Du moins éclaire-t-il, par son seul énoncé, les attendus d'une œuvre à la gloire des femmes en butte à la tradition, chacune imaginant à sa façon de s'en sortir ou de s'en accommoder.

La partition verbale est verveuse, goûteuse, hardiment pimentée et poivrée de saillies pittoresques. Elle témoigne d'une verve naturelle saine, d'une prodigalité pléthorique sans peur comme il en est peu sur nos scènes.

On se dit que voilà un succulent ragoût lexical, au service d'une cause bénéfique, au sein d'une veine populaire qu'Abkarian, grandi à Beyrouth, porte inscrite à jamais dans les tripes et le cœur. Le jeu est à l'unisson. Tous s'illustrent, à tour de rôle ou ensemble, dans les registres mêlés de l'effusion à fleur de peau et du comique franc du collier, au fil d'un savant va-et-vient affectif. Comme il y a de grâce dans ces visions de femmes entre elles, dans ces scènes ponctuées d'esquisses de danses (chorégraphie de Philippe Ducou), et comme on rit sans cacher sa joie devant tant de générosité livrée sur un plateau en des moments d'émotion magistralement orchestrés. *Le Dernier jour du jeûne* est sans doute à placer sous les auspices mêlés de Pagnol, Aristophane et Edouardo de Filippo. Il est de pires cousinages. Abkarian apporte sur la scène d'autres façons de voir et de sentir, quelque chose d'un voyage en Orient enfin heureux.

(1) Théâtre Nanterre-Amandiers, jusqu'au 6 avril.
Texte publié aux éditions Actes Sud-Papiers.